

PAULINA TARASEWICZ

Université de Gdańsk

La vie de Laure ?

La grande majorité des textes consacrés à Laure (Colette Peignot), cette auteure morte prématurément en 1938 et dont les écrits ont été publiés de manière posthume, partent toujours de la présupposition que sa vie et son œuvre sont inséparablement, inextricablement liées, et cela au point de se confondre. Et même si apparaissent des initiatives, notamment celles des Éditions les Cahiers, qui proposent de changer ou d'élargir cette vision quelque peu simpliste, le postulat de ne pas identifier l'auteur et sa biographie avec son œuvre – présent dans les études littéraires au moins depuis Proust et son *Contre Sainte-Beuve* – semble jusqu'aujourd'hui étranger aux analyses dédiées à Laure. Pour s'en convaincre, il suffit de citer par exemple la postface à l'une des trois rééditions de *l'Histoire d'une petite fille* qui ont paru ces deux dernières années : « nous bornerions-nous, sagement et délibérément, à ne jamais outrepasser les faits et les bornes de ce que nous en savons (comme l'écrit Georges Bataille), nous ne pourrions pas toutefois perdre de vue le fait que les écrits de Laure sont également la vie de Laure, et d'une façon qui déplace ces bornes et déploie ces faits »¹. Bien plus, car pour un nombre important de critiques-hagiographes, une approche qui ne prendrait pas en compte la personnalité et la vie exceptionnelles de Laure et se concentrerait davantage sur ses écrits serait déplacée, voire blasphématoire. On ne peut pas lire ses écrits comme on lirait

¹ F. Guyon, « Lire Laure », [dans :] Laure, *Histoire d'une petite fille* suivi de *Le Sacré*, Angoulême, éditions Marguerite Waknine, 2014, p. 102.

ceux d'un quelconque autre écrivain – affirment les tenants du mythe de Laure, à commencer par Jérôme Peignot, son neveu et propagateur qui, en dépit de ses mérites indéniables, a une fâcheuse tendance à se prendre pour un dépositaire de la vérité sur sa « mère diagonale »².

La lecture des œuvres de cette « sainte de l'abîme » – cette fois-ci l'expression, largement galvaudée par la suite, vient de Michel Leiris qui l'avait empruntée à Gérard de Nerval – exigerait plutôt une certaine disposition émotionnelle, sinon quasi spirituelle. C'est ainsi que certains voudraient que les écrits de Laure pâtissent dans cette autre version de l'enfer de la bibliothèque, soit dans l'enfer des textes sacrés, des textes auxquels on ne touche pas, qu'on ne peut pas aborder impunément, qui exigent une approche bien déterminée. Jérôme Peignot, dans les dernières phrases des repères biographiques qu'il donne pour l'édition de la correspondance de Laure, constate de la sorte : « Laure a fait l'objet de nombreuses études. Si je n'ai pas cru devoir en faire mention, c'est que d'accord en cela avec Michel Leiris, à mes yeux, elle ne saurait être, sous quelque forme que ce soit, un objet de thèse. Tout au plus, ce qui est bien davantage, on ne peut que la tenir pour un maître à vivre »³. Et Peignot d'enchérir, presque quinze ans après, dans un entretien qu'il donne à l'occasion de la publication du premier numéro des *Cahiers Laure* : « non, elle n'écrit pas de la littérature. Elle jette sur du papier des phrases, des mots, des éclats, des

² J. Peignot, « Préface finale. Ma Mère diagonale », [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres*, texte établi par J. Peignot et le Collectif Change, précédé de « Préface finale » par J. Peignot, avec « Vie de Laure » et « Fragments sur Laure » par G. Bataille et un texte de M. Moré sur la mort de Laure, Paris, J.-J. Pauvert, 1977.

³ *Idem*, « Repères biographiques augmentés d'une correspondance inédite de Michel Leiris », [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture, 1934*, correspondances croisées de Laure avec Boris Souvarine, sa famille, Georges Bataille, Pierre et Jenny Pascal, Simone Weil, texte établi par J. Peignot et A. Roche, préface d'A. Roche, Paris, Éditions des Cendres, 1999, p. 182.

cris »⁴ – et des cris, tout comme des goûts, on ne discute pas.

S'il est encore compréhensible que les anciens amis ou partenaires de Laure – et tous ceux qui, comme son neveu, se sentent personnellement touchés par cette femme et ont une vision bien prononcée de son écriture – souhaitent qu'« elle reste "Laure" »⁵ et défendent cette vision, il y a quelque chose d'impérial et de châtrant dans la volonté de l'imposer à tous les autres lecteurs. Et c'est d'ailleurs dans le même numéro des *Cahiers Laure* qu'Anne Roche donne implicitement une sorte de démenti à cette approche, en la citant parmi d'autres tentations de lecture schématique auxquelles risquent de succomber ceux qui veulent écrire sur Laure : « l'œuvre de Laure, depuis les premières publications réservées à quelques amis, n'a cessé de fasciner. Mais son i n c a n d e s c e n c e, sa vie tourmentée et trop brève, ont eu des effets contradictoires et pas toujours heureux : soit le lecteur s'abîme dans une lecture empathique, qui ne donne à lire que lui-même, soit, récusant toute critique, il la place hors littérature, façon encore de la faire taire. [...] Mais surtout, l'aura de scandale qui a longtemps entouré l'œuvre a empêché qu'elle soit lue pour ce qu'elle est : une grande écriture »⁶. Si on suivait donc cette logique, si Laure était un « maître à vivre » et non pas une écrivaine, peut-être faudrait-il se taire et apprendre ; si ses écrits ne s'apparentaient pas à la littérature, peut-être – au lieu de les lire de manière critique – serait-il mieux de les contempler, voire subir ; mais surtout, il serait préférable

⁴ *Idem*, « Comme on met un pied devant l'autre on écrit », *Cahiers Laure*, janvier 2013, n° 1, p. 23.

⁵ M. Leiris, lettre à J. Peignot, 2 août 1971, [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture, 1934, op. cit.*, p. 179.

⁶ A. Roche, « Présentation », [dans :] *Cahiers Laure*, janvier 2013, n° 1, p. 7. Dominique Rabourdin, dans son compte rendu du premier numéro des *Cahiers Laure*, oppose les deux approches : l'approche « critique », postulée entre autres par Anne Roche, et celle qui sous-tend les textes de Jérôme Peignot et d'autres lecteurs passionnés de Laure, en prenant le parti de ces derniers (Cf. D. Rabourdin, « La vie posthume de Laure », *La Quinzaine littéraire*, du 1^{er} au 15 juin 2013, p. 29).

d'éviter de les interroger ou de les confronter aux œuvres des autres, de ceux qui, contrairement à elle, font de la simple « littérature » (par crainte qu'elle ne sorte pas victorieuse de cette confrontation ?). L'exception est, bien sûr, de règle quand il s'agit de Georges Bataille ou de Michel Leiris qui constituent des références canoniques incontournables⁷.

C'est ainsi que l'attrait pour cette « vie tourmentée et trop brève » et « l'incandescence » de Laure (l'expression vient, encore une fois, de Michel Leiris) servent à justifier la négligence face à ses écrits, le manque de véritable tentative d'interprétation. Qui plus est, la vision que l'on en propose est très souvent composée de clichés, de jugements et d'anecdotes piquantes auxquelles ne font défaut – obligatoirement – ni le sandwich garni d'excréments⁸ ni la main de Leiris appuyée fraternellement sur le front de la femme en train de vomir⁹. La source première de ces biographèmes¹⁰, ressassés à l'infini dans un simple mouvement de répétition, ce ne sont pas tellement *l'Histoire d'une petite fille* ou les autres écrits de Laure, mais justement les textes ou les relations de Michel Leiris et de Georges Bataille. D'un certain point de vue, la raison

⁷ Cf. par exemple une telle constatation : « On trouve du reste dans le dernier chapitre de *Fourbis*, dédié à l'ange de la mort, un témoignage de ces ultimes instants auquel ne peut manquer de se référer quiconque entend s'approcher de celle que Leiris n'hésita pas à dénommer la "sainte de l'abîme" » (C. Maubon, *Colette Peignot – Michel Leiris : une amitié sous le signe de la communication*, [dans :] *Michel Leiris. Le siècle à l'envers*, textes réunis et présentés par F. Marmande, Tours, Farrago, Léo Scheer, 2004, p. 262). Le nombre d'études importantes consacrées à Bataille et Leiris semble par ailleurs prouver – si besoin est – que les écrivains « transgressifs » peuvent devenir « un objet de thèse » et ne pas être – bien au contraire – diminués par ce fait.

⁸ Cet épisode aurait eu lieu durant son séjour chez le médecin allemand Eduard Trautner (Cf. G. Bataille, « Vie de Laure », [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1973, t. 6, p. 277).

⁹ Cf. M. Leiris, *Fourbis*, Paris, Gallimard, 1955, p. 214.

¹⁰ Le terme de « biographème » est emprunté, bien sûr, à R. Barthes (Cf. R. Barthes, « Préface » à Sade, Fourier, Loyola, [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, nouvelle édition revue, corrigée et présentée par É. Marty, Paris, Seuil, 2002, t. 3, p. 709).

en est évidente. Comme l'explique bien Milo Sweedler, « écrire une étude critique sur Laure confronte un universitaire à de sérieux défis [...]. Beaucoup de ce que nous savons sur elle vient donc [car elle est morte prématurément] des écrits des gens dont l'intérêt propre est directement en jeu en ce qui concerne son héritage. Parmi les parties intéressées on retrouve avant tout Bataille et Leiris, respectivement son amant et son meilleur ami durant ses dernières années, et Blanchot, son ennemi non déclaré pendant les décennies qui ont suivi sa mort »¹¹. Si on a recours aux écrits de ces hommes, c'est parce que les sources biographiques sont relativement rares et par conséquent, comme l'écrit encore Sweedler, « c'est à travers la juxtaposition de différentes images que donnent de Laure ces écrivains, aussi bien que l'auteure elle-même, que le lecteur a peut-être le plus de chances d'apprécier cette femme exceptionnelle et le rôle qu'elle a joué, tant de son vivant que dans sa vie posthume, dans des groupes d'avant-garde des plus audacieux du siècle dernier »¹².

Il serait, certes, absurde de vouloir se passer des témoignages ou des opinions apportés par Bataille et Leiris, mais il n'en reste pas moins que l'accent pourrait ou devrait être déplacé, de sorte que les écrits de Laure n'apparaissent pas comme une source secondaire, et cela dans une proposition intercalée : « aussi bien que l'auteure elle-même ». Contrairement à la crainte exprimée par certains critiques, « pour rendre à Laure ce qui est à Laure », il n'est ainsi nullement question de contester l'importance de Bataille dans sa vie et son œuvre et de « la séparer de Bataille et de Leiris sous prétexte que "la perspective est tronquée", alors que leurs écrits et les siens ne cessent de se traverser, de s'interroger, de se répondre »¹³. Anne Roche – à qui

¹¹ M. Sweedler, *The Dismembered Community. Bataille, Blanchot, Leiris, and the Remains of Laure*, Newark, University of Delaware Press, 2009, p. 18, trad. P.T.

¹² *Ibidem*.

s'oppose ici Dominique Rabourdin en mentionnant « la perspective tronquée » qu'elle questionne, sans préciser toutefois « qu'il ne s'agit pas de [la] nier mais d'élargir »¹⁴ – est d'ailleurs l'une des premiers à souligner cette importance : « les *Écrits* sont sous l'influence, directe ou indirecte, de Georges Bataille, à la fois parce que, avec Michel Leiris, il a été à l'origine de la publication posthume de *l'Histoire d'une petite fille* et du *Sacré* et par l'impact indéniable qu'il eut sur sa vie. Il ne s'agit pas de le nier, pas davantage de le minimiser : la rencontre avec Bataille est sans aucun doute l'événement essentiel de la vie de Colette »¹⁵.

S'il est, par contre, urgent d'élargir cette optique « tronquée », limitative, c'est parce qu'elle entraîne non seulement une certaine indifférence par rapport aux écrits de Laure elle-même, mais aussi à d'autres relations ou d'autres étapes importantes de sa vie – comme s'il n'y avait pas de Colette avant Bataille. Ainsi, c'est encore une fois Anne Roche qui, en publiant la correspondance déjà mentionnée, remarque à juste titre que son « intérêt majeur est d'inscrire Colette Peignot dans un réseau de relations insuffisamment exploré jusqu'ici, notamment sa relation à Simone Weil, bien sûr à Boris Souvarine, et à travers lui à tout un champ de préoccupations dont les *Écrits de Laure* portent certes la trace, mais quelque peu effacée par d'autres »¹⁶. Ce qui est encore plus grave et significatif, c'est que, par la force des choses, la vision qui découle du choix canonique de textes sur Laure est, pour le moins, extrêmement subjective, sinon défigurée, de sorte qu'« on peut se demander si Bataille n'a pas créé une "Laure" à son image, occultant une part non

¹³ D. Rabourdin, « La vie posthume de Laure », *op. cit.*, p. 29.

¹⁴ A. Roche, « Présentation », *op. cit.*, p. 7 : « comme l'a justement souligné Jérôme Peignot, la figure de Laure est connue avant tout dans son rapport à Bataille : il y a là une perspective tronquée, qu'il ne s'agit pas de nier mais d'élargir ».

¹⁵ *Idem*, « Préface », [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture*, 1934, *op. cit.*, p. 11.

¹⁶ *Ibidem*.

négligeable de sa vie passée »¹⁷. Si donc Colette Peignot a bel et bien existé avant Bataille, la version légitime de Laure, celle qu'on prend parfois pour la seule véritable, la seule digne d'intérêt, semble effectivement naître sous la plume de son compagnon.

Cette « Laure » créée à l'image de Bataille, façonnée par lui et quelques autres, les lecteurs la retrouvent – sinon par l'intermédiaire de la prose de Bataille et des études qui en traitent – premièrement dans le paratexte accompagnant les *Écrits de Laure* dans les éditions successives de Jean-Jacques Pauvert qui étaient depuis les années 70, et restent toujours, des éditions de référence. Le poids du caractère médiatisé – et masculinisé – de ces publications n'a pas échappé aux premières lectrices des *Écrits de Laure*. Françoise Collin constate ainsi que « dans cette révélation de Laure, et à travers elle, ce sont des hommes, et seulement des hommes, qui se produisent et dialoguent entre eux. Par-dessus la tête de Laure, ou pire, dans le corps de Laure, c'est de Bataille, de Leiris, de Jérôme Peignot (sans citer les autres) qu'il s'agit. Et c'est sous leur autorité et leur garantie que cette femme, par eux et par rapport à eux qu'elle est "libérée" de l'interdit que d'autres hommes – et eux-mêmes – lui ont imposé [sic] »¹⁸. Les écrits de Laure sont, en effet, introduits, parsemés – sinon « palimpsestés » – et clos entre autres par la préface très personnelle de Jérôme Peignot, les notes faites par Bataille et Leiris pour *l'Histoire d'une petite fille* et *Le Sacré* ou le texte de Marcel Moré racontant l'agonie de Colette Peignot. C'est aussi ce que remarque Marie Cardinal en défendant la valeur intrinsèque des *Écrits de Laure* contre le caractère oppresseur du paratexte qui les entoure : « Je l'ai [le livre de Laure] relu entièrement cette fois, c'est-à-dire les écrits de Laure et les autres textes qui les entourent, les lardent,

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ F. Collin, « *Laure, écrits, fragments inédits*, préface de Jérôme Peignot, avec un texte de Georges Bataille sur Laure, éd. Change errant » (compte rendu), [dans :] *Les Cahiers du GRIF*, 1976, n° 12, p. 84.

les truffent : les textes de Peignot, de Faye, de Leiris, de Bataille. Impression de colère, de malaise. Laure n'a pas à être exhibée, de quelque manière que ce soit, pour être ce qu'elle est : un écrivain, un poète [...]. Cette manière qu'ils ont tous de la présenter, de la noter, de l'expliquer, de l'introduire comme s'ils la tripotaient, comme s'ils se l'appropriaient. C'est indécent. Elle n'a nul besoin qu'on l'aide, qu'on la soutienne, qu'on la dirige, il suffisait de la publier. (Ce qui était un acte d'amour suffisant étant donné les circonstances). Elle aurait fait son chemin toute seule, elle qui écrit avec une force, une profondeur, une puissance incomparables »¹⁹.

Parmi ces hommages, qui trop souvent tentent d'assujettir Laure en tant que femme et écrivaine, il y a, notamment, « Vie de Laure » par Georges Bataille. Cette note ou, tout au plus, ce récit biographique est d'ailleurs reproduit dans une des nouvelles éditions de *l'Histoire d'une petite fille*²⁰. Et si déjà le fait qu'un texte qui comporte à peine quelques pages puisse être publié sous le titre « Vie de... » prêle à controverse, la confusion augmente quand on se rend compte que, contrairement aux affirmations de son auteur (« il n'est pas un mot de ce livre où son auteur n'ait voulu scrupuleusement se borner à ce qu'il sait », « essentiellement je rapporterai ma vie avec elle, toutefois je dirai de ce qui précède ce qu'elle-même a pu m'en dire »²¹), il y est fait une large place aux opinions propres de Bataille, à des jugements sommaires et à des phrases totalisantes. Ainsi, des anecdotes que l'on sait (le fameux sandwich, mais aussi une expérience incestueuse – manquée – avec son frère²²), de courtes descriptions ou mentions des amants de Laure (Jean

¹⁹ M. Cardinal, « Et la liberté, alors, et l'amour ? », [dans :] *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} juillet 1976, n° 2539, p. 19.

²⁰ Cf. Laure (Colette Peignot), *Histoire d'une petite fille*, suivi de G. Bataille, « Vie de Laure », Nolay, Les Éditions du Chemin de fer, 2015.

²¹ G. Bataille, « Vie de Laure », *op. cit.*, p. 275.

²² *Ibidem*, p. 277. Le passage qui en traite a été censuré dans les éditions de Jean-Jacques Pauvert, mais il était connu à travers *Les Œuvres complètes* de Bataille (*op. cit.*) et l'édition de Change errant de 1976.

Bernier, Eduard Trautner, Boris Pilniak, Boris Souvarine, ce dernier caractérisé tout simplement comme « aussi peu séduisant que possible »²³, et finalement Bataille lui-même) voisinent avec des passages où un léger sexisme se mêle parfois à des propos presque méprisants. Comme l'écrit Bataille : « la beauté de Laure n'apparaissait qu'à ceux qui devinent. Jamais personne ne me parut comme elle intraitable et pure, ni plus décidément "souveraine", mais en elle rien qui ne soit voué à l'ombre. Rien n'apparaissait » ; « elle avait lu Sade, non sans exaltation, néanmoins dans l'audace demeurait la terreur, la féminité même. Ce qui la dominait était le besoin de se donner tout entière, et tout droit. Elle voulut devenir une révolutionnaire militante, elle n'eut toutefois qu'une agitation vaine et fébrile » ; « elle se lia alors avec Boris Souvarine, qui s'efforça de la sauver, la traita en malade, en enfant, fut pour elle davantage un père qu'un amant » ; « je n'ai jamais eu plus de respect pour une femme. Elle me parut d'ailleurs différente de ce qu'elle était : solide, capable, quand elle n'était que fragilité, qu'égarément »²⁴. Bataille parle, et sur un ton qui tranche, comme quelqu'un qui connaît la vérité sur Laure : sur ses activités d'avant leur vie commune (agitation vaine et fébrile), sur ses relations passées (relation inégale et infantile de protection ou de domination avec Souvarine), ainsi que sur ses dispositions psychiques (la terreur, la fragilité, l'égarément).

Curieusement, dans les notes pour *Le Sacré* (1939), écrites peu avant « Vie de Laure » (1942), Bataille et Leiris ne constatent rien d'autre que l'impossibilité de résumer la vie et la personnalité de Laure, l'impossibilité de les figer en une quelconque vision déterminée : « est-il besoin d'ajouter qu'on ne saurait réduire à quelque image définie que ce soit l'une des existences les plus véhémentes, les plus traversées de conflits qui aient été vécues ? »²⁵. Tout

²³ G. Bataille, « Vie de Laure », *op. cit.*, p. 278.

²⁴ *Ibidem*, p. 276-278.

portrait restrictif serait faux, d'autant plus que Laure elle-même était « avide de tendresse et avide de désastres, oscillant entre l'audace extrême et la plus affreuse angoisse, aussi inconcevable à la mesure des êtres réels qu'un être de légende, elle se déchirait aux ronces dont elle s'entourait jusqu'à n'être qu'une plaie, sans jamais se laisser enfermer par rien ni par personne »²⁶. Le caractère fugitif de Laure, les conflits qui traversaient son existence ou, pour le dire avec ses propres mots, « toutes les contradictions inhérentes à [s]a nature »²⁷ expliquent, peut-être, en partie les contradictions qui apparaissent non seulement quand on superpose différents textes qui lui ont été consacrés, mais aussi les paragraphes d'un seul commentaire. À titre d'exemple, toujours dans les notes pour *Le Sacré*, Bataille et Leiris affirment que « sans cesser de connaître des moments de détresse – comme de bonheur ou de caprice – elle parvint à retrouver “un état de conscience plus total que jamais”, ambition la plus haute que pût réaliser quelqu'un pour qui l'intégrité de l'être a sans doute occupé, dans l'échelle des valeurs, le rang privilégié »²⁸ pour renforcer – de manière signifiante – leur propos trois pages après : « qu'elle soit parvenue après de longs détours et surtout quand sa vie commença d'approcher de sa fin à une conception du sacré qui, s'opposant en cela à celle de son enfance, prit pour elle une valeur enivrante ne signifie pas qu'elle ait trouvé même un seul jour de repos »²⁹. Une existence marquée par « des moments de détresse » diffère certainement de celle d'une personne qui ne connaît pas même « un seul jour de repos », cette dernière étant, entre autres et quand on ne la vit pas, plus romantique et exceptionnelle.

²⁵ G. Bataille, M. Leiris, « Notes » pour *Le Sacré*, [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres*, op. cit., p. 130.

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ Laure, *Écrits, fragments, lettres*, op. cit., p. 92.

²⁸ G. Bataille, M. Leiris, « Notes » pour *Le Sacré*, op. cit., p. 129.

²⁹ *Ibidem*, p. 132.

Ces antinomies se manifestent aussi dans d'autres passages que Bataille a consacrés à Laure vers la même époque (1939) pour les supprimer ensuite de la version définitive du *Coupable*. Dans les fragments de ce « journal implicite de la mort de Laure »³⁰, comme l'appelle Jean-Pierre Faye, Bataille réalise, dans une certaine mesure, le projet annoncé dans « Vie de Laure ». Il y relate, en effet, quelques expériences vécues avec Laure – la montée sur l'Etna ou les deux voyages à l'endroit où Sade voulait être enterré – en mettant en avant le diapason des émotions et des réactions de Laure qui peuvent paraître difficilement conciliables. Ainsi, en soulignant encore une fois le caractère et l'attitude indomptables de sa compagne, il fait de leur vie commune un petit tableau aux tons extrêmement aigus, déchirants et, en même temps, presque sereins, voire pastoraux : « jamais les liens trop étroits ont-ils été plus brisés que par Laure : la douleur, l'épouvante, les larmes, le délire, l'orgie, la fièvre puis la mort sont le pain quotidien que Laure a partagé avec moi et ce pain me laisse le souvenir d'une douceur redoutable mais immense ; c'était la forme que prenait un amour avide d'excéder les limites des choses et cependant combien de fois ensemble avons-nous atteint des instants de bonheur irréalisable, nuits étoilées, ruisseaux qui s'écoulent »³¹. Quelques pages après, la douceur – douceur est d'ailleurs un des mots qui ponctuent le texte de Bataille en y caractérisant, de manière directe ou indirecte, Laure ou les souvenirs qu'elle a laissés – se voit de nouveau associée, voire confondue avec des mouvements appartenant à un tout autre registre sentimental : « à ce moment-là, du fond de mon extrême misère, il me sembla que Laure ne m'avait pas abandonné et que sa douceur inouïe continuerait à transparaître dans la mort comme elle transparaissait de

³⁰ Cf. J.-P. Faye, note pour G Bataille, *Le Coupable*, Fragments retrouvés, sur Laure, [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres, op. cit.*, p. 300.

³¹ G. Bataille, *Le Coupable*, Fragments retrouvés sur Laure, [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres, op. cit.*, p. 290.

son vivant jusqu'à ses violences les plus haineuses (celles que je ne peux pas me rappeler sans horreur) »³². Il ne semble pas inopportun de remarquer que les contradictions en question travaillent les passages retirés du *Coupable* aussi au niveau du style lui-même. Ainsi cette douceur inouïe est-elle traduite par des expressions antithétiques ou oxymores, comme « une terrible douceur », « une douceur redoutable mais immense », « l'immense douceur de ce monde fêlé », et même par une comparaison digne d'un comte de Lautréamont : « la présence de L., douce comme l'éclair d'une hache dans la nuit, intervient tout à coup "comme un voleur" et introduit une étreinte d'une fraîcheur aussi profonde, aussi aérée que le souffle de la nuit »³³.

Ces oxymores sont là pour rendre compte du caractère complexe de Laure, mais ils semblent aussi répondre à la pensée de Bataille lui-même – en ce qu'elle a d'essentiel et, en partie, de commun avec celle de Laure – sinon, dans une certaine mesure, la produire. En effet, c'est à travers des termes en apparence contradictoires que ce théoricien et praticien de la transgression définit son objet d'études et d'expériences – le sacré³⁴. Le sacré, ou plutôt les sacrés, car se manifestant sous deux aspects : sacré pur, faste ou droit et sacré impur, néfaste, qualifié aussi de gauche³⁵. Et c'est selon ce double caractère du domaine sacré que Bataille interprète le passage suivant de *l'Histoire d'une petite fille* : « la vie eut vite fait d'osciller entre ces deux pôles : l'un sacré, vénéré, qu'il faut exhiber (les enlissements de ma mère après ses

³² *Ibidem*, p. 296.

³³ *Ibidem*, p. 289-291.

³⁴ Cf., par exemple, G. Bataille, *L'Érotisme*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1987, t. 10, p. 71 : face au sacré, « les hommes sont en un même temps soumis à deux mouvements : de terreur, qui rejette, et d'attrait qui commande le respect fasciné. L'interdit et la transgression répondent à ces deux mouvements contradictoires : l'interdit rejette, mais la fascination introduit la transgression ».

³⁵ Cf. *Ibidem*, p. 121-122.

communions), l'autre sale, honteux qu'il ne faut pas nommer. Tous deux combien plus mystérieux, plus attirants, plus intenses que la vie morne et inchangée. Ainsi allais-je osciller entre l'infâme et le sublime au cours de longues années d'où la vraie vie serait toujours absente »³⁶. Comme il l'explique dans son commentaire : « les deux pôles que représente ainsi Laure ne sont pas exactement l'un le sacré, l'autre son contraire, car l'un et l'autre sont sacrés ; ils sont deux pôles contradictoires à l'intérieur du monde sacré, « sacré » signifiant à la fois digne d'horreur ou de dégoût et digne d'adoration »³⁷. Quelques lignes plus tard, par l'adjectif « contradictoire » sont caractérisés, de surcroît, les textes de Laure eux-mêmes : « non seulement l'attraction extrême du sacré sous ses deux formes, abject et vénérable, mais l'extrême angoisse qu'il provoque apparaissent dans ces textes contradictoires »³⁸. Ainsi semble apparaître sous la plume de Bataille une certaine correspondance, voire identité entre Laure elle-même, ses écrits et le sacré tel qu'il le définissait à l'époque. Ce sont justement cette caractérisation et cette identification qui contribuent largement à la sacralisation de l'auteure et, du coup, à la création de l'interdit – non plus judiciaire de Charles Peignot, mais celui défendu inlassablement par son fils,

³⁶ Laure, *Écrits, fragments, lettres, op. cit.*, p. 60. Bataille, dans les notes pour *Le Sacré*, cite ce passage dans une version différente, celle du manuscrit autographe, et non pas celle des copies dactylographiées qui ont servi à l'élaboration de la version publiée. Les manuscrits de Laure, ainsi que certains documents relatifs à leur publication, se trouvent dans le Fonds Colette Peignot (4 boîtes), consultable sous la cote NAF 28131 au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France. Pour consulter le passage en question Cf. boîte 1, chemise « *Histoire d'une petite fille*. Manuscrit autographe ».

³⁷ Cf. G. Bataille, M. Leiris, « Notes » pour *Le Sacré, op. cit.*, p. 129. Les notes pour *Le Sacré* ont été faites, pour la plupart, de la main de Bataille, et ainsi en est-il pour celle citée ci-dessus (Cf., dans le Fonds Colette Peignot, boîte 1, chemise « *Le Sacré*. Dactylographies et notes manuscrites de l'édition préparée par Bataille et Leiris »). Cf., au sujet du sacré selon Laure, T. Swoboda, *L'œil sacré*, [dans :] *Idem, Histoires de l'œil*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2013, p. 197-205.

³⁸ G. Bataille, M. Leiris, « Notes » pour *Le Sacré, op. cit.*, p. 131-132.

Jérôme – pesant sur son œuvre pendant des décennies, et qu'on pourrait résumer ainsi : Laure étant sacrée, « tu n'invoqueras pas son nom comme bon te semble ».

Bien évidemment, le domaine du sacré fascinait Bataille bien avant sa rencontre avec Colette et à partir de son premier récit, *Histoire de l'œil*, il n'y a peut-être pas de texte où il ne l'exploite d'une façon plus ou moins directe. Il est donc tout à fait abusif de vouloir en chercher toutes les origines dans l'influence exercée par Laure – ou, du moins, dans ce qu'elle représentait pour Bataille – comme le font plusieurs de ses apologètes, à commencer par Jérôme Peignot et Jean-Pierre Faye³⁹. Il n'en est cependant pas moins vrai que la manière dont elle comprenait – et ressentait – le sacré était importante pour Bataille en tant qu'homme, écrivain et penseur. C'est d'ailleurs lui-même qui l'avoue, encore une fois dans les passages retirés du *Coupable*, en racontant comment il a découvert les écrits de Laure et, notamment, ceux touchant à la question du sacré, pendant l'agonie de celle-ci : « je vis seulement à ce moment-là, et je lui montrai une petite chemise de papier blanc qui portait un titre : *Le Sacré*. L'espoir me vint qu'elle me parlerait encore, par-delà la mort, lorsque je pourrais lire les papiers qu'elle laissait. Je savais qu'elle avait beaucoup écrit mais elle ne m'avait rien donné à lire et je n'avais jamais pensé rencontrer, dans ce qu'elle abandonnait, une réponse à cette question précise qui se cache en moi comme une bête souffrant de faim »⁴⁰. Cette réponse – « écho anticipé de ses propres interrogations » selon l'expression de Catherine Maubon⁴¹ – est que le sacré est c o m m u n i c a t i o n. Comme le précise encore Bataille, en insistant sur l'identité de sa pensée avec celle

³⁹ Cf., à titre d'exemple, J. Peignot, « Laure, la révolution et la désécriture », [dans :] J.-P. Faye, J. Roubaud (dir.), *Il. Change matériel : Folie, histoire, récit*, Paris, Union générale d'éditions, 1975, p. 262 ; J.-P. Faye et al., « Dialogue sur les enjeux », [dans :] *Change*, octobre 1975, n° 24, p. 50.

⁴⁰ G. Bataille, *Le Coupable*, Fragments retrouvés sur Laure, *op. cit.*, p. 293.

⁴¹ C. Maubon, « *Histoire d'une petite fille* ou le récit découvert », *34-44 Cahiers de recherche de S.T.D.*, automne 1982, n° 10-11, p. 110.

de Laure : « rien ne pouvait me frapper et me déchirer davantage qu'une phrase terminant le texte où elle parle du Sacré. Je n'avais jamais pu lui exprimer cette idée paradoxale : que le sacré est communication. À cette idée, je n'étais parvenu qu'au moment même où je l'ai exprimée, quelques minutes avant de m'apercevoir que Laure était entrée dans l'agonie »⁴².

Pour Bataille, il s'agit là d'une de ces coïncidences qui les faisaient penser et désirer les mêmes choses en même temps, comme si rien ne les séparait. Or, ces liens persistent même – surtout ? – après la mort de Laure, et leurs phrases respectives sur le sacré en sont comme une attestation : « la représentation que j'en ai d'un cristal qui se brise délivre en moi cet amour intérieurement criant qui donne envie de mourir. Je sais qu'une telle envie de mourir se situe à l'extrémité impossible de l'être mais je ne pourrais parler de rien d'autre après avoir énoncé les deux phrases qui lient la vie de Laure et la mienne à travers la terre qui recouvre son cercueil. En effet, ces phrases elles-mêmes ne peuvent se situer qu'au même point »⁴³. Même après sa mort, surtout après elle, car la mort fait disparaître définitivement ces frontières que Laure et Bataille cherchaient à dépasser dans leur vie, que ce soit à travers l'érotisme ou la création. Dès lors, à partir du *Coupable* et des premières éditions des œuvres de Laure, s'instaure pour Bataille – et bientôt aussi pour ses imitateurs – « une communication au-delà de la mort, communication d'autant plus intense qu'elle avait pour objet le domaine privilégié du sacré [...] »⁴⁴. Il n'est pas superflu de remarquer que le portail de cette communication, ce ne sont pas seulement les écrits de Laure, mais aussi – de manière symbolique – sa tombe. Bataille, cet homme qui tente à l'époque « de s'enfermer dans la perspective de la mort », y fait un pèlerinage

⁴² G. Bataille, *Le Coupable*, Fragments retrouvés sur Laure, *op. cit.*, p. 294.

⁴³ *Ibidem*.

⁴⁴ C. Maubon, « *Histoire d'une petite fille* ou le récit découvert », *op. cit.*, p. 109.

le 13 septembre 1939, pour en rendre ensuite compte dans son texte, « violemment dominé par les larmes, [...] violemment dominé par la mort »⁴⁵. Comme il l'écrit : « arrivé devant [la tombe], je me pris de douleur dans mes propres bras sans plus rien savoir, et, à ce moment-là, ce fut comme si je me dédoublais obscurément et comme si je l'étreignais. Mes mains se perdaient autour de moi-même et il me semblait la toucher et la respirer : une terrible douceur s'empara de moi et cela se passait exactement comme lorsque nous nous trouvions l'un l'autre, tout à coup ; comme lorsque les obstacles qui séparent deux êtres sont tombés »⁴⁶. Jérôme Peignot, quant à lui, ne manquera pas de fétichiser cette tombe et la communication qu'elle représentait pour Bataille en en disputant quasiment les droits à l'amant de Laure. C'est ainsi qu'il relate, lors du colloque de Cerisy, l'histoire de ses recherches de la tombe de « [s]a morte » pour faire un petit aveu nécrophile de plus⁴⁷. Comme c'est souvent le cas, la copie n'a plus la force de l'original : « découvrir le lieu de la tombe de Laure, c'était l'équivalent d'être le seul à découvrir la beauté d'une femme. [...] Découvrir la tombe de Laure, c'était prendre conscience de sa beauté, enfin me fondre en elle. Qu'elle ne fût plus que cendres rendrait ma chute plus infinie, toujours plus irréversible »⁴⁸.

⁴⁵ G. Bataille, *Le Coupable*, Fragments retrouvés sur Laure, *op. cit.*, p. 288.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 289-290.

⁴⁷ « Ma morte » – c'est ainsi que Jérôme Peignot désigne Laure dans sa préface (J. Peignot, « Préface finale. Ma Mère diagonale », *op. cit.*, p. 9) où il ne manque pas non plus de faire part de son désir pour Laure, en imaginant, par exemple, ce que ressentaient ceux qui la connaissaient intimement : « le visage de l'amour est proche de celui de la mort. Laure avait ce visage-là. Sans pourtant qu'elle fût maigre, on sentait ses os sous sa peau, ces mêmes os auxquels on devait atteindre lorsqu'on faisait l'amour avec elle » (*op. cit.*, p. 31).

⁴⁸ *Idem*, « Laure, la révolution et la désécriture », *op. cit.*, p. 267-268 (Cf. le même passage, légèrement modifié, [dans :] J. Peignot, « Laure est morte en beauté », [dans :] *Cahiers Laure*, janvier 2013, n° 1, p. 28).

La mort est ce domaine souverain du sacré, de la communication qu'aussi bien Bataille que Laure exploreraient dans leurs écrits, jusqu'à en faire une des clés majeures pour la recherche, toujours à reprendre, toujours à questionner, du sens de la vie. Cependant, le fait qu'elle occupe une large place dans leurs vécus et leurs écritures respectives ne signifie pas qu'elle en soit le seul déterminant ou, d'autant moins, la seule aspiration. De la mort dans l'œuvre de Laure il faudrait parler avec plus de détails et beaucoup moins de simplifications, mais il est important de remarquer, tout au moins, qu'elle y apparaît, le plus souvent, associée inextricablement à la vie. Parmi les phrases qui en témoignent, il y a notamment celle qui établit, de manière explicite, une sorte d'interdépendance entre ces deux termes, en expliquant quelle est la place que la mort y occupe : « je veux parler "d'aimer la mort" parce que cela seul signifie aimer la vie sans restriction, l'aimer jusque-là, la mort y compris. Ne pas être plus terrifié par la mort que par la vie. À cette condition, je me sens redevenir... noble »⁴⁹. Ses écrits et ses lettres témoignent de la recherche continue de la vie, de la lutte violente avec ce qui la rabaisse, l'étouffe. Bataille et Leiris ne manquent pas de le remarquer, en ajoutant – à côté du sacré sous ses deux aspects – ce troisième élément essentiel de l'espace dans lequel Laure évoluait et écrivait : « l'existence de Laure ne cessa jamais d'être agitée entre ces deux pôles, infâme et sublime, et en même temps entre l'infâme, le sublime et ce qu'elle appelait "la vraie vie", le bonheur simple auquel elle ne cessa pas d'aspirer »⁵⁰.

Or c'est ce que négligent souvent de souligner les exégètes dans leur culte posthume de celle qui, selon

Aujourd'hui, Jérôme Peignot aurait moins de mal à retrouver la tombe de sa tante, car on peut la voir sur... youtube, <https://www.youtube.com/watch?v=CEWliX2ONR8>, page consultée le 11 septembre 2016.

⁴⁹ Laure, *Écrits, fragments, lettres, op. cit.*, p. 132-133.

⁵⁰ G. Bataille, M. Leiris, « Notes » pour *Le Sacré, op. cit.*, p. 132.

l'expression de Jérôme Peignot, « est morte en beauté »⁵¹, et le quiproquo persiste jusqu'aux commentaires des plus récents. « La vraie vie », la vie « libre »⁵², se trouve soit déplacée à l'au-delà – « la vraie vie n'est pas de ce monde »⁵³ – soit réduite à un prélude conduisant à la mort qui seule justifie l'intérêt de la vie et des écrits de Laure. Ainsi Milo Sweedler, en juxtaposant la phrase de Laure citée ci-dessus avec une phrase que Bataille a écrite beaucoup plus tard et qui retentit presque à l'unisson avec celle de Laure (« de l'érotisme, il est possible de dire qu'il est l'approbation de la vie jusque dans la mort »⁵⁴), insiste sur l'importance de la mort pour Laure au détriment de la vie telle quelle. Comme il l'écrit : « il semble que pour Laure l'amour de la mort constitue, finalement, le sentiment sine qua non du sacré, une condition nécessaire (et peut-être suffisante) pour transformer une existence

⁵¹ En effet, sont fétichisés non seulement la tombe de Laure, mais aussi l'instant de sa mort. Si la vie de Laure avait été douloureuse et tourmentée, ses proches ont pris soin de lui donner, au moins, « la mort en rose(s) », dans une mise en scène appropriée. Comme l'écrit Bataille : « [...] Laure achevait de mourir à l'instant où elle éleva l'une des roses qu'on venait d'étendre devant elle, elle l'éleva devant elle avec un mouvement excédé et elle cria presque d'une voix absente et infiniment douloureuse : "La rose !" ». (Je crois que ce furent ses derniers mots.) » (G. Bataille, *Le Coupable*, Fragments retrouvés sur Laure, *op. cit.*, p. 297). D'ailleurs, dans le Fonds Colette Peignot, il y a une enveloppe avec plusieurs photos en grand format, prises par Rémy Duval, représentant Laure sur son lit de mort. (Cf. Le Fonds Colette Peignot, boîte 4, enveloppe « Photos : lit de mort »). Si l'existence de ces images ne devrait pas surprendre – la photographie funéraire était encore une pratique assez populaire – le fait qu'une de ces photos (en buste) a été reproduite entre autres dans la presse peut paraître et indiscret, et significatif (Cf. *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} juillet 1976, Le vrai dossier de l'affaire Laure, rédacteurs en chef : Jérôme Peignot et Jean-Pierre Faye, p. 15, Cf. aussi M. Surya, *Georges Bataille. La mort à l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1992). Ainsi, on ne peut que féliciter les *Cahiers Laure* de renoncer à cette imagerie figeant Laure dans une image définitive, celle de la morte, et d'avoir choisi de la montrer vivante, bien vivante ! On la voit ainsi sur des rochers et... sur une table, devant le piano, ramant dans une barque, souriant à côté de Michel Leiris... (*Cahiers Laure*, janvier 2013, n° 1, p. 6, 16, 20, 74, 227).

⁵² Laure, *Écrits, fragments, lettres*, *op. cit.*, p. 52.

⁵³ M. Sweedler, *op. cit.*, p. 51, trad. P.T.

⁵⁴ G. Bataille, *L'Érotisme*, *op. cit.*, p. 17.

banale en une vie divine. C'est peut-être ce sentiment qu'elle cherche aux arènes, et c'est peut-être cette émotion qu'elle espère communiquer aux autres dans ce qu'elle présente comme sa propre "agonie fleurie" »⁵⁵. Du sacré et de la mort, de la « vie divine » *post mortem* – tant qu'on veut, mais de « la vraie vie », telle que la comprenait Laure – point. Sweedler choisit donc d'oublier aussi bien ce que Laure elle-même a écrit à ce sujet que le commentaire de Bataille et de Leiris, qui, paradoxalement, en posant justement les fondements du culte romantique de la poète maudite, morte prématurément après avoir beaucoup souffert, ont au moins bien compris ceci : « la vraie vie » – selon Laure, pour Laure – est bel et bien ce « bonheur simple » qui est à chercher dans ce monde, ici-bas. Cependant, un tel message n'est pas attirant, ne fascine pas, ne fait pas naître ni vivre le mythe. Il en est, paraît-il, tout autrement pour les phrases comme celle que Bataille note dans son journal à la fin des passages consacrés à Laure : « je viens de raconter ma vie : La mort avait pris le nom de LAURE »⁵⁶. Pour les successeurs-imitateurs de Bataille dans les lectures de Laure cette sentence semble avoir revêtu un sens parfaitement inversé et logique à la fois qui, jusqu'aujourd'hui, dicte la manière de voir Laure, la manière d'en parler : Laure a pris le nom de LA MORT(E).

Nombreux sont ceux qui, comme Bataille, comme Jérôme Peignot, partagent la conviction d'avoir découvert et de détenir la vérité sur Laure, et qui, en réalité, ne font pas plus que la créer. Bien avant « Ma mère diagonale », *Le Coupable* ou « Vie de Laure », c'est ainsi que Boris Souvarine croit comprendre profondément la personnalité

⁵⁵ M. Sweedler, *op. cit.*, p. 39, trad. P.T. « Corrida fleurie » sont les mots exacts que Laure a prononcés en mourant, bien sûr si l'on en croit Bataille : « alors que perdue en elle-même elle se disait "au fond des mondes", les mots de "corrida fleurie" sont ceux qu'elle employa pour désigner son agonie » (G. Bataille, M. Leiris, « Notes » pour *Le Sacré*, *op. cit.*, p. 129).

⁵⁶ G. Bataille, *Le Coupable*, Fragments retrouvés sur Laure, *op. cit.*, p. 300.

de Laure, tous les mobiles de sa vie psychique et affective. Il en donne la preuve dans plusieurs de ses lettres – échangées avec différents acteurs de ces événements et Colette elle-même – pendant la période de leur rupture et la crise qui a alors conduit Colette à faire une courte psychanalyse chez Adrien Borel. Nous en retrouvons aussi une version synthétique et très cohérente dans le « Prologue » à la réimpression de la *Critique Sociale* qui donne à son rédacteur en chef l'occasion de retracer l'histoire de la revue, de rendre hommage à quelques-uns de ses collaborateurs et, en même temps, de régler ses comptes avec d'autres. En effet – tout comme dans les *Écrits de Laure* où, selon Françoise Collin, Jérôme Peignot et quelques autres « règlent entre eux leurs comptes d'amour et de haine »⁵⁷ – le texte de Souvarine semble fortement marqué par le ressentiment et les blessures d'amour-propre occasionnés tout autant par la déception amoureuse que par le succès littéraire du rival. Ainsi, avant d'évoquer Colette Peignot, c'est – de façon significative – à Bataille que s'en prend violemment Souvarine, et la manière extrêmement sévère, voire insolente dont il juge Bataille en tant qu'homme et écrivain n'est pas sans importance pour ce qu'il écrit sur Colette, sur sa vie après leur rupture et sur ses écrits.

C'est ainsi que Souvarine – après avoir mentionné rapidement l'engagement de Bataille dans *La Critique Sociale*, « l'attachement » que manifestait celui-ci à l'égard de Souvarine lui-même et de sa revue, ainsi que leurs relations amicales d'avant la guerre – passe très vite à une critique où rien n'est épargné à Bataille. Et si le tout début du passage consacré à celui qui l'a rempacé aux côtés de Laure – « G. Bataille fut un des principaux collaborateurs de la Critique Sociale où il eut toute licence de s'exprimer,

⁵⁷ F. Collin, *op. cit.*, p. 85. Cf. aussi, *ibidem*, sur Jérôme Peignot : « il la nomme sa "mère diagonale". Mais en fin de compte, ce qui se passe à travers Laure, c'est un règlement de comptes avec son père, Charles Peignot, le frère de Laure: "C'est aussi contre mon père que j'aime ma tante". Et combien ! ».

même quand ses textes me semblaient parfois bizarres, parfois abscons »⁵⁸ – pourrait encore laisser croire à cette « incompatibilité théorique » dont parle Sergio Sacchi⁵⁹, la suite confirme qu’il s’agit plutôt d’une incompatibilité, une incompréhension mutuelle plus profonde.

Voici comment Souvarine juge – et avec quels arguments – les écrits du fondateur de la revue *Acéphale* : « pour abréger les explications quant à ma répulsion devant les divagations de l’*Acéphale* postérieures à la *Critique Sociale*, et dont je n’ai eu connaissance qu’avec très grand retard, je me réfère à André Masson, son proche ami et illustrateur de talent exceptionnel. Il est cité dans le *Monde* du 5 Mars [sic] 1981 comme ayant dit à Bataille, au sujet d’un texte inintelligible de celui-ci : “Je n’ai compris et admiré que la première partie. La seconde, je n’y ai rien compris du tout. À quoi il me répondit : ‘Moi non plus’”. Ainsi ce délirant avoue lui-même ne rien comprendre à sa propre prose, et tous les cuistres de France et de Navarre béent d’admiration devant ses extravagances insanes. Les principaux journaux ont accordé des pages entières à son galimatias »⁶⁰. Le rédacteur en chef de *La Critique Sociale* souligne donc, et à plusieurs reprises, que c’est après la période de leur collaboration, voire après la guerre, que l’incompatibilité en question lui est apparue dans toute sa force. Or, si on en croit Bataille, Souvarine a lu à l’époque (en 1931 qui est l’année de la publication du premier numéro de *La Critique Sociale*) au moins *Histoire de l’œil*⁶¹, récit qui n’est

⁵⁸ B. Souvarine, « Prologue », [dans :] *La Critique sociale. Revue des idées et des livres, 1931–1934*, réimpression : Paris, Éditions de la différence, 1983, p. 19.

⁵⁹ S. Sacchi, « La critique des images d’Octobre », [dans :] A. Roche (dir.), *Boris Souvarine et La Critique sociale*, préface de M. Nadeau, Paris, Éditions La Découverte, 1990, p. 158 : « Et dans le même “Prologue”, s’il est regrettable que Souvarine, alors âgé de quatre-vingt-six ans, ait surchargé d’une âpre polémique personnelle son différend avec Bataille, ce raidissement du souvenir ne doit pas nous empêcher de voir, à la racine des heurts entre les deux hommes, une véritable incompatibilité théorique ».

⁶⁰ B. Souvarine, « Prologue », *op. cit.*, p. 20.

certainement pas dépourvu de ces « extravagances insanes ». On peut se demander alors si ce qui offusque Souvarine n'est pas tant le caractère des écrits de Bataille que le fait qu'ils soient lus et admirés : « il est constamment question de fascination à propos de cet écrivain acéphale fasciné par un anus apparemment cosmique, et dont le comportement pathologique incite à conjuguer maintes fois le verbe "fasciner" »⁶².

Selon Souvarine, ce « comportement pathologique » s'accroît, lui aussi, après la résolution de *La Critique Sociale* en 1934 et – ce qu'il choisit ici de taire – sa rupture avec Colette. D'ailleurs, dans certains de ses propos, il semble penser autant à Bataille qu'à Laure : « après la fin de la Revue, nos relations personnelles continuèrent comme devant, mais inévitablement de plus en plus espacées. J'eus parfois des échos de ses dévergondages érotico-littéraires, que je prenais à tort pour des variantes de fantaisies surréalistes. Comme si, après 1934 et la fin de la *Critique Sociale*, il avait éprouvé le besoin de se débrider, de se défouler, de donner libre cours à ses obsessions sado-masochistes »⁶³. Son manque d'intérêt pour la vie de Bataille – et du coup de Colette – paraît, en outre, peu convaincant : « je savais [aux lendemains de *La Critique Sociale*] que G. Bataille était un détraqué sexuel, mais cela ne me regardait pas. Je n'ignorais nullement que cette prédisposition pouvait entraîner des conséquences fâcheuses pour la "chimie de l'intellect" et pour la saine morale, fût-elle conventionnelle, mais je n'y pouvais rien. En outre, j'avais à m'occuper de choses sérieuses, et par conséquent ne pouvais m'intéresser aux obsessions libidineuses de Bataille, à ses élucubrations

⁶¹ Cf. G. Bataille, « Vie de Laure », *op. cit.*, p. 278. Cf. aussi la lettre de Souvarine à Charles Peignot : « relis le texte de Bataille, il est absurde et ne peut avoir d'autre sens secret que celui que tu as très justement dégagé » (B. Souvarine, lettre à Ch. Peignot, Morre, Vendredi [1934], [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture, 1934, op. cit.*, p. 63).

⁶² B. Souvarine, « Prologue », *op. cit.*, p. 20.

⁶³ *Ibidem*, p. 19.

sado-masochistes dont me parvenaient parfois des échos importuns »⁶⁴.

Il y a aussi des accusations plus graves qui sont appuyées, encore une fois, par des arguments qui sont sinon tirés par les cheveux, du moins extrêmement simplificateurs, ou bien par de simples racontars. L'auteur de « La structure psychologique du fascisme », celui qui a créé avec André Breton Contre-Attaque serait non seulement partisan d'Hitler, fasciste, peut-être antisémite, mais encore lâche : « de retour à Paris, j'appris de sources diverses et sûres que Bataille avait été "fasciné" par Hitler et que, s'abstenant très prudemment d'adhésion publique au nazisme, il ne cachait pas à ses amis proches, plusieurs étant les miens, son admiration pour les beaux accomplissements du Führer »⁶⁵ ; « tous mes amis communs qui m'en ont parlé après la guerre recouraient au verbe "fasciner" pour définir son attitude devant Hitler, dans le privé, certes, car il n'aurait pas eu le courage de prendre un risque »⁶⁶. Le comble des iniquités, aussi bien d'ordre littéraire, idéologique qu'humain, est cependant atteint quand ce « menteur pathologique » conteste la beauté de la physionomie de Simone Weil : « il faut une singulière santé pour s'intéresser de la sorte à la prose délirante d'un menteur pathologique. J'apprends que celui-ci, Bataille, remarque "l'incontestable laideur" de Simone Weil, ce qui est un mensonge impudent : elle n'était pas laide du tout, des photos d'elle assez répandues en témoignent, outre que son visage rayonne d'intelligence et de bonté. [...] De plus il ose prétendre qu'elle était "sale" ; transposant sa propre saleté morale sur le sujet qu'il évoque. Il va, dans son délire, jusqu'à la comparer à un "rat immonde". Et encore quoi ? C'est de la prose nazie. On devine le mot qu'il n'ose pas prononcer, pensant à la mère de sa fille [Sylvia Bataille, née Maklès,

⁶⁴ *Ibidem*, p. 20.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 19.

⁶⁶ *Ibidem*, p. 20-21.

était d'origine juive, P.T.] »⁶⁷. Souvarine ne croit pas nécessaire de préciser que la description citée concerne Lazare, un des personnages du *Bleu du ciel* qui – empruntant certes plusieurs traits à Simone Weil – appartient à la fiction, subit donc des transpositions littéraires et ne peut pas être jugé en termes de vérité, de conformité aux faits ou bien traité comme insulte adressée à une personne réelle. Quoi qu'il en soit, c'est de telle manière, en disant qui était Bataille, que Souvarine prépare un terrain propice pour dire aussi quel était son rôle dans la vie – et dans la mort – de Colette.

Colette Peignot ouvre et clôt le « Prologue » de Souvarine, tout comme elle était une des raisons de la fin de la revue et surtout celle qui était à ses origines. Souvarine l'affirme dans les premières phrases de son « Prologue », et donc aussi de toute la réimpression de *La Critique sociale* : « un demi-siècle a passé depuis que la présente Revue avait commencé sa publication, pour cesser de paraître trois ans plus tard. Son existence matérielle était assurée grâce à un fonds déposé chez l'éditeur Marcel Rivière par ma camarade Colette Peignot, qui disposait alors d'une part d'héritage dont elle entendait faire usage pour nos idées communes. À nous deux, nous assumions tout le travail de "rédaction" (au sens russe du terme, distinct de la collaboration venue de l'extérieur) c'est-à-dire : révision des textes, traductions, correction des épreuves, mise en pages, rapports avec l'imprimerie et avec l'éditeur, correspondance, etc. »⁶⁸. Il le répète tout au début de la dernière partie du « Prologue » qui précède donc directement les photographies de Colette (*in memoriam*) et les numéros réimprimés : « sans Colette Peignot, la *Critique sociale* n'eût pas existé »⁶⁹. Cependant, à mesure que Souvarine plonge dans les souvenirs, les évocations de la cofondatrice et collaboratrice (signant ses textes C.P. ou Claude Araxe) cèdent la

⁶⁷ *Ibidem*, p. 21.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 7.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 24

place à un portrait très émotif de « sa malade »⁷⁰ et, une fois de plus, à des jugements personnels.

Ainsi, dans le passage qui suit immédiatement la phrase citée ci-dessus, Souvarine constate que les écrits de Laure – sans qu’il ait pris soin de les lire avant la sentence – sont « indignes d’attention » : « à l’âge où j’écris ce *Prologue*, l’âge qu’évoque le dernier chapitre de l’*Ecclésiaste*, il n’est pas question de renoncer à ma ligne de conduite tracée depuis un demi-siècle et qui consiste à ne pas lire ce que je sais d’avance indigne d’attention, surtout quand cela tend à me déconsidérer. Je n’ignore pas que Colette a laissé des écrits non destinés à la publication (j’en ai moi-même une centaine de pages) et quel usage éhonté en a été fait, à des fins vulgaires de battage et de scandale. Quelque écho assourdi que je renonce vite à entendre, m’en est parvenu dans ma retraite »⁷¹. Souvarine a certainement plusieurs raisons extrinsèques aux écrits de Laure eux-mêmes pour se prononcer de telle manière (le ressentiment envers Bataille à qui on doit la toute première édition, peut-être une volonté sincère de protéger Laure contre une publication à laquelle, à ce qu’il sache, elle n’a pas consenti), mais il y a aussi à l’œuvre – comme avec Bataille – cette incompréhension profonde dont Souvarine est d’ailleurs, dans une certaine mesure, conscient. Elle ne s’attache pas seulement aux écrits de Colette, mais aussi à ses passions, tant d’ordre émotionnel que littéraire. Par deux fois, il avoue ainsi ne pas vraiment comprendre la citation de William Blake que Colette, selon les témoignages, chérissait jusqu’à sa mort et qui l’accompagnait pendant son agonie et jusque dans sa bière : « Faites passer votre charrue et votre soc sur les os du mort »⁷². Comme il l’écrit : « j’ai encore son exemplaire du *Mariage du Ciel et de l’Enfer*, dans la traduction de Charles

⁷⁰ *Ibidem*, p. 25.

⁷¹ *Ibidem*, p. 24.

⁷² Cf. M. Moré, « “George Bataille” et la mort de Laure », [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres, op. cit.*, p. 284-285.

Grolleau, et que j'ai lue sans pouvoir vraiment apprécier la beauté du poème, car la poésie, c'est-à-dire la musique des mots, est intraduisible en général, et en l'espèce ni le Ciel, ni l'Enfer, ne font vibrer en moi la moindre corde sensible »⁷³ ; et il ajoute, au moment de terminer son « Prologue » : « je n'ai plus rien à dire, ce que j'éprouve étant trop personnel pour être partagé. Je ne puis que répéter en silence avec elle, sans sa ferveur, le vers de William Blake qui lui disait tant et me dit si peu »⁷⁴.

L'admiration qu'elle vouait à cette citation est d'ailleurs – d'après Souvarine – un des signes de sa hantise de la mort. Car Colette est surtout gravement perturbée, aussi bien à cause des événements traumatiques de son enfance, qui devaient peser sur « l'esprit d'une enfant sensible et émotive »⁷⁵, qu'en raison de ses choix postérieurs : « elle eut des expériences malheureuses qui laissèrent en elle des traces profondes et des conséquences irrémédiables. Après une tentative de suicide causée par une amère déception sentimentale, l'obsession de la mort ne la quitta plus. Un séjour de quelques mois en Russie soviétique, en 1930 me semble-t-il, lui valut une triste désillusion de plus, alors qu'elle s'orientait vers le mythe consolateur de la révolution communiste, sans être très instruite de la doctrine. Elle passait d'un état d'exaltation extrême à celui d'une dépression profonde, désespérant de surmonter sa "difficulté d'être" »⁷⁶. Si elle réussit tout de même à vivre et à faire quoi que ce soit dans cette vie, c'est grâce à Souvarine : « par moments, elle avait le sentiment de perdre pied et ne pouvait réprimer un appel "au secours" murmuré à son insu. Elle avouait un pessimisme extrême quant à sa capacité de se rendre utile à une cause digne de son dévouement, et, en créant la *Critique Sociale*, j'eus entre autres le souci de la rassurer sur son propre

⁷³ B. Souvarine, « Prologue », *op. cit.*, p. 25.

⁷⁴ *Ibidem*, p. 26.

⁷⁵ *Ibidem*, p. 24.

⁷⁶ *Ibidem*, p. 25.

compte, de lui rendre confiance en elle-même, de l'inciter à s'exprimer comme les autres collaborateurs de la Revue »⁷⁷. Et ce qui était « le plus difficile » avec cette femme qui soulignait dans tous ses écrits le besoin de la communication authentique, la haine de tout ce qui est faux, c'« était de la protéger à son insu »⁷⁸.

Même si Souvarine a réussi mieux qu'Adrien Borel dans le traitement de Laure (les textes qu'elle a publiés à l'époque en seraient la preuve), elle ne pouvait pas se libérer complètement de sa « hantise de la fugue » ni de celle de la mort, de son « besoin de se fuir elle-même » et « des pensées sinistres qui l'obsédaient »⁷⁹. Les événements de l'année 1934 en semblent ainsi une conséquence logique : « le drame surgit, la fugue eut lieu, sans signe annonciateur. Colette avait disparu, partie avec "l'ami" obligeant qui nous avait transportés jusque-là. Ce qui se passa ensuite ne sera guère racontable [...]. Mieux vaut taire la vérité sur les péripéties qui s'ensuivirent, plutôt que la donner en pâture à la gent écrivassière avide de scandale ». La pudeur de Souvarine est assez ambiguë, étant donné qu'il vient juste de raconter des choses des plus intimes (dont cet appel « au secours » murmuré par Colette à son propre insu) et de récapituler leur relation, en soulignant son rôle bienfaiteur, voire héroïque, auprès de la « pauvre petite »⁸⁰. La mission prend fin car, une fois « la fugueuse éperdue » sortie de la clinique, « à partir

⁷⁷ *Ibidem.*

⁷⁸ *Ibidem.*

⁷⁹ *Ibidem*, pour les citations et le passage sur Borel : « le docteur Borel, psychiatre [sic] très réputé chez les surréalistes, qui soignait Colette et avec qui j'eus de fréquents entretiens privés, y perdait son latin, sans cesser d'osciller entre la névrose et la psychose, dans ses diagnostics. Toujours est-il que je m'ingéniais à détourner l'esprit de ma malade des pensées sinistres qui l'obsédaient, et que dans une certaine mesure ma médecine instinctive et empirique a prévalu, durant quelques années. En 1931 et 1932, des comptes-rendus de livres signés modestement C.P., en sont l'attestation convaincante ».

⁸⁰ C'est ainsi que Souvarine appelle Colette dans sa correspondance avec Charles Peignot (Cf. B. Souvarine, lettre à Ch. Peignot, lundi minuit, 5 août 1934, [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture, 1934, op. cit.*, p. 49).

d'un certain moment bien difficile à préciser si longtemps après coup, [il] n'eu[t] plus la force de [s]'en mêler. [S]on rôle tutélaire, si discret fût-il, n'était plus de saison »⁸¹. C'est à ce moment-là qu'apparaît l'ultime accusation adressée contre Bataille, puisqu'il serait – avec certains amis (Leiris ?) – le responsable de la mort de Laure : « quand la crise aigüe [sic] fut surmontée, Colette se lia plus étroitement à des amis qu'elle avait connus sous mon égide et qui se comportèrent avec elle d'une façon dont je sais seulement la conclusion. Le 8 novembre 1938, son frère Charles en larmes vint me faire part du décès de notre chère et malheureuse Araxe épuisée d'angoisses et de maux incurables »⁸². Ainsi Souvarine dérobe en quelque sorte à Laure sa propre responsabilité envers la vie et la mort, envers ses activités au sein de *La Critique sociale* et ses choix amoureux, tout étant décidé préalablement par sa construction psychique ainsi que par son enfance et, ensuite, conclu par les autres.

Aussi bien Bataille que Souvarine semblent donc n'apercevoir qu'une facette de Laure, celle qui leur convient, celle qui leur est compréhensible : « les quelques recensions signées par Colette dans *La Critique sociale*, mesurées, objectives, ne ressemblent guère aux textes d'elle que nous connaissons par ailleurs (*Le Sacré*, *L'Histoire d'une petite fille*, publiés par Bataille et Leiris, les autres *Écrits*, tous posthumes). Il est néanmoins frappant de constater que les hommes qui ont parlé d'elle font toujours d'elle un portrait "relatif", soit minorant son activité politique (Bataille : "Elle n'eut qu'une activité vaine et fébrile"), soit ignorant ou censurant ses expériences érotiques (Souvarine), aucun ne tentant une compréhension en extension, qui reste à faire, de cette femme sans traces »⁸³. Il semble même que, dans une certaine mesure, ce soit pour dénigrer Souvarine que

⁸¹ B. Souvarine, « Prologue », *op. cit.*, p. 26.

⁸² *Ibidem*.

⁸³ « Les collaborateurs de *La Critique sociale* », [dans :] A. Roche (dir.), *Boris Souvarine et La Critique sociale*, *op. cit.*, p. 245.

Bataille caractérise l'engagement militant de Colette comme « vain et fébrile » et la haine envers Bataille, que Souvarine ne cherche même pas à cacher, n'est pas la moindre des raisons pour discréditer les écrits de Laure. Ce qui, au départ, n'est peut-être qu'une simple rivalité masculine se change en une lutte dont l'enjeu est la vie de Laure – sa signification, son sens, sa valeur – et aboutit à la création de deux images qui, finalement, la desservent tout autant⁸⁴. Pour résumer : mièvre, triste et stérile fut sa vie aux côtés de Souvarine (Bataille) ; pathétique, morbide et finalement ratée – celle qu'elle passa avec Bataille (Souvarine).

Tout comme les anecdotes qui donnent du piment aux textes consacrés à Laure, ces jugements et leur tonalité sombre se répètent d'un texte, d'un compte rendu, d'un commentaire à l'autre, très souvent sans qu'on prenne soin de préciser leurs sources. Les opinions propres des protagonistes de cette histoire sont ainsi devenues des lieux communs de la mythologie de Laure, des vérités établies, des évidences qu'il ne faut même pas démontrer. L'une des meilleures preuves de la prégnance de ces clichés est qu'ils réapparaissent tenacement non seulement dans les textes de Jérôme Peignot et d'autres lecteurs « passionnés », mais aussi dans des livres qui ne mentionnent Laure qu'en passant pour en faire, une fois de plus, un portrait bien concis, illustratif et attrayant. Citons, à titre d'exemple, quelques passages de deux biographies assez récentes traitant des femmes qui furent proches de Colette (soit directement – comme son amie, Simone Weil, soit à travers Georges Bataille – comme Sylvia, sa femme).

⁸⁴ Comme l'écrit Anne Roche : « Considérer le militantisme de Colette Peignot comme une sorte de parenthèse dans sa vie, parenthèse qui serait sous l'influence de Souvarine, revient à reconduire une des injustices dont elle est victime : ne la voir que sous l'influence d'un homme, incapable d'une réflexion et d'une action autonomes » (A. Roche, « Préface », [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture*, 1934, *op. cit.*, p. 19).

Voici ce que dit Angie David, biographe de Sylvia Bataille, à propos de la relation de Colette et de Souvarine : « il [Bataille] attend que Colette fugue avec lui, et sait que si elle revient auprès de Souvarine, ce n'est que pour un temps, parce que celui-ci l'écrase, l'empêche d'être autre chose qu'un rouage dans un système entièrement défini par lui. Alors que lui, Bataille, est ce frère compréhensif qui l'aime pour elle-même »⁸⁵. En tant qu'auteure d'un livre consacré à Dominique Aury, de son nom de plume Pauline Réage, elle remarque aussi – en évoquant le sandwich offert par Trautner – qu'« il serait tentant de faire de Colette une mystique qui, à la manière d'O entre les mains de Sir Stephen, s'abandonne complètement à celui qui est comme son dieu. Mais ce qu'elle écrira à ce sujet donne plutôt à penser qu'elle est surtout très perturbée et que, croyant se battre pour une grande cause, elle ne connaît qu'une "agitation vaine et fébrile" »⁸⁶. Non seulement les jugements de Bataille (Souvarine domine Colette) se mélangent au vocabulaire de Souvarine (Colette « fugue » avec Bataille), mais aussi ils sont mis dans la bouche de Laure elle-même (« ce qu'elle écrira »).

Si Angie David « parle Bataille », Christiane Rancé se prononce d'une manière plus nuancée : elle constate que Laure est « une poétesse de haute lignée »⁸⁷, parfois répète après Bataille, semble prendre le parti de Souvarine (c'est peut-être l'héroïne de son livre qui l'y oblige), en donnant aussi, de temps à autre, dans Leiris. Ainsi « peut-on imaginer amant plus néfaste pour Colette Peignot que Georges Bataille [...]. Colette Peignot a rencontré Georges Bataille au Cercle communiste démocratique ; il y a quelque chose dans ses yeux, dans ses silences quand il la regarde, qui ébranle en elle tout ce qui, déjà, est en train de mourir, et tout ce qui est

⁸⁵ A. David, *Sylvia Bataille*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2013, p. 148.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 150.

⁸⁷ Ch. Rancé, *Simone Weil. Le courage de l'impossible*, Paris, Éditions du Seuil, 2009, p. 89.

exacerbé – son désir d’abîme »⁸⁸. Mais elle vit surtout, comme une vraie héroïne romantique, sous le signe de la mort, tant à cause de sa maladie que de par sa personnalité déjà bien mesurée et pesée : « la personnalité de Colette Peignot, de six ans son aînée, instable, hantée, éthérée, la [Simone Weil] trouble. Colette Peignot est tuberculeuse – elle mourra en 1938, à l’âge de trente-cinq ans – et porte déjà, dans le mauve de ses cernes, le faire-part d’une mort prochaine, quelque chose de cette ombre qui nimbe les êtres dont la maladie dévore le souffle »⁸⁹.

Les deux biographes s’accordent – et accordent donc cela à Souvarine – sur la responsabilité de Bataille dans la fin malheureuse de Laure. Angie David l’explique, en évoquant – et en inventant quand il le faut – les rites de la société secrète Acéphale : « en dehors de quelques règles puériles et dérisoires [...] il en est une qui n’a été respectée que sous forme de simulacre: celle qui enjoint de sacrifier une femme. Les yeux bandés, les membres assistent à la mise en scène d’une femme qu’on écorche, dont les cris de douleur, très évocateurs, permettent d’en restituer la vérité. Cette femme que Bataille, ayant besoin d’une complice, oblige à écumer les bordels de Pigalle et de Saint-Germain-en-Laye, à boire des nuits entières jusqu’à se rendre malade, à se sacrifier parce qu’elle est aussi fragile psychologiquement que physiquement, ne peut être que Colette. Car si celle-ci n’est pas tuée au cours d’une cérémonie occulte, elle se consume peu à peu dans les égarements que lui impose Bataille »⁹⁰. Christiane Rancé est ici moins loquace et remarque seulement que

⁸⁸ *Ibidem*, p. 90.

⁸⁹ *Ibidem*. À cette image monochrome de Colette on peut juxtaposer une telle impression notée par Michel Leiris dans son journal sous la date du 22 janvier 1938, soit à peine quelques mois avant la mort de son amie : « j’étais dans un grand désarroi, j’exposais mes problèmes. Par rapport à moi [Colette Peignot] représentait lucidité, énergie, optimisme » (M. Leiris, *Journal. 1922–1989*, édition établie, présentée et annotée par J. Jamin, Paris, Gallimard, 1992, p. 316).

⁹⁰ A. David, *op. cit.*, p. 195-196.

Bataille « offre à Colette Peignot l'aubaine d'une dissolution totale, presque un suicide »⁹¹. Aussi Laure serait-elle morte non pas de tuberculose, mais de Bataille.

Cette image de Colette-Laure, aux tons extrêmement sombres et pathétiques, et par cela même désespérante et excitante en même temps, n'est certainement pas entièrement fautive. Bien au contraire : sa vie, surtout lorsqu'on la retrace *a posteriori*, abonde en événements tragiques, parfois au sens propre du terme. Quelques-uns de ces événements sont décrits par Laure elle-même dans son *Histoire d'une petite fille* (la mort de son père et de ses trois oncles pendant La Première Guerre mondiale ; le deuil consécutif et interminable qui régnait – de pair avec un prêtre qui abusait des sœurs Peignot – dans la maison de son enfance ; la maladie dont elle a failli mourir à la même époque...) ; d'autres nous sont connus grâce à Bataille, Souvarine ou Leiris et aux études qui leur ont été consacrées. Cependant, s'attacher exclusivement à ces aspects, c'est mutiler Laure – mot qui réapparaît bien souvent dans ses écrits – de toutes les autres questions qui l'ont préoccupée à différents moments de sa vie, de tout ce qui lui permettait, peut-être, de vivre. Et il est particulièrement triste que de toutes les belles pages que Leiris a dédiées à Laure on ne retienne d'habitude que quelques anecdotes et la célèbre « sainte de l'abîme » qui donne ainsi, entre autres, son titre à la seule biographie de Laure, qu'on pourrait d'ailleurs qualifier de « très romancée ». C'est comme si Laure, ce prétendu « maître à vivre », nous enseignait seulement comment tomber, comme si sa vie n'était qu'une longue chute, de surcroît orchestrée par les autres. Or, que cette vie-là ait mené à – et se soit terminée par – la mort, même prématurée, n'est finalement pas si exceptionnel ni significatif, la mort étant le sort commun tout aussi bien des saintes de l'abîme que de nous autres, simples mortels.

Date de réception de l'article : 5.09.16. Date d'acceptation de l'article : 5.12.16.

⁹¹ Ch. Rancé, *op. cit.*, p. 91.

bibliographie

Barthes R., « Préface » à *Sade, Fourier, Loyola*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, nouvelle édition revue, corrigée et présentée par É. Marty, Paris, Seuil, 2002, t. 3.

Bataille B., *Le Coupable*, Fragments retrouvés sur Laure, [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres*, texte établi par J. Peignot et le Collectif Change, précédé de « Préface finale » par J. Peignot, avec « Vie de Laure » et « Fragments sur Laure » par G. Bataille et un texte de M. Moré sur la mort de Laure, Paris, J.-J. Pauvert, 1977.

Bataille G., *L'Érotisme*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1987, t. 10.

Bataille G., « Vie de Laure », [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1973, t. 6.

Bataille G., Leiris M., « Notes » pour *Le Sacré*, [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres*, texte établi par J. Peignot et le Collectif Change, précédé de « Préface finale » par J. Peignot, avec « Vie de Laure » et « Fragments sur Laure » par G. Bataille et un texte de M. Moré sur la mort de Laure, Paris, J.-J. Pauvert, 1977.

Cardinal M., « Et la liberté, alors, et l'amour ? », [dans :] *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} juillet 1976, no 2539.

Collin F., « *Laure, écrits, fragments inédits*, préface de Jérôme Peignot, avec un texte de Georges Bataille sur Laure, éd. Change errant » (compte rendu), [dans :] *Les Cahiers du GRIF*, 1976, n° 12.

David A., *Sylvia Bataille*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2013.

Faye J.-P., note pour G Bataille, *Le Coupable*, Fragments retrouvés, sur Laure, [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres*, texte établi par J. Peignot et le Collectif Change, précédé de « Préface finale » par J. Peignot, avec « Vie de Laure » et « Fragments sur Laure » par G. Bataille et un texte de M. Moré sur la mort de Laure, Paris, J.-J. Pauvert, 1977.

Faye J.-P. et al., « Dialogue sur les enjeux », [dans :] *Change*, octobre 1975, n° 24.

Guyon F., « Lire Laure », [dans :] Laure, *Histoire d'une petite fille suivi de Le Sacré*, Angoulême, éditions Marguerite Waknine, 2014.

Laure, *Écrits, fragments, lettres*, texte établi par J. Peignot et le Collectif Change, précédé de « Préface finale » par J. Peignot, avec « Vie de Laure » et « Fragments sur Laure » par G. Bataille et un texte de M. Moré sur la mort de Laure, Paris, J.-J. Pauvert, 1977.

Laure (Colette Peignot), *Histoire d'une petite fille*, suivi de G. Bataille, « Vie de Laure », Nolay, Les Éditions du Chemin de fer, 2015.

Leiris M., *Fourbis*, Paris, Gallimard, 1955.

Leiris M., *Journal. 1922–1989*, édition établie, présentée et annotée par J. Jamin, Paris, Gallimard, 1992.

Leiris M., lettre à J. Peignot, 2 août 1971, [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture, 1934*, correspondances croisées de Laure avec Boris Souvarine, sa famille, Georges Bataille, Pierre et Jenny Pascal, Simone Weil, texte établi par J. Peignot et A. Roche, préface d'A. Roche, Paris, Éditions des Cendres, 1999.

Maubon C., *Colette Peignot – Michel Leiris : une amitié sous le signe de la communication*, [dans :] *Michel Leiris. Le siècle à l'envers*, textes réunis et présentés par F. Marmande, Tours, Farrago, Léo Scheer, 2004.

- Maubon C., « *Histoire d'une petite fille* ou le récit découvert », *34-44 Cahiers de recherche de S.T.D.*, automne 1982, n° 10-11.
- Moré M., « "George Bataille" et la mort de Laure », [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres*, texte établi par J. Peignot et le Collectif Change, précédé de « Préface finale » par J. Peignot, avec « Vie de Laure » et « Fragments sur Laure » par G. Bataille et un texte de M. Moré sur la mort de Laure, Paris, J.-J. Pauvert, 1977.
- Peignot J., « Comme on met un pied devant l'autre on écrit », [dans :] *Cahiers Laure*, janvier 2013, n° 1.
- Peignot J., « Laure est morte en beauté », [dans :] *Cahiers Laure*, janvier 2013, n° 1.
- Peignot J., « Laure, la révolution et la désécriture », [dans :] J.-P. Faye, J. Roubaud (dir.), *II. Change matériel : Folie, histoire, récit*, Paris, Union générale d'éditions, 1975.
- Peignot J., « Préface finale. Ma Mère diagonale », [dans :] Laure, *Écrits, fragments, lettres*, texte établi par J. Peignot et le Collectif Change, précédé de « Préface finale » par J. Peignot, avec « Vie de Laure » et « Fragments sur Laure » par G. Bataille et un texte de M. Moré sur la mort de Laure, Paris, J.-J. Pauvert, 1977.
- Peignot J., « Repères biographiques augmentés d'une correspondance inédite de Michel Leiris », [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture, 1934*, correspondances croisées de Laure avec Boris Souvarine, sa famille, Georges Bataille, Pierre et Jenny Pascal, Simone Weil, texte établi par J. Peignot et A. Roche, préface d'A. Roche, Paris, Éditions des Cendres, 1999.
- Rabourdin D., « La vie posthume de Laure », *La Quinzaine littéraire*, du 1er au 15 juin 2013.
- Rancé Ch., *Simone Weil. Le courage de l'impossible*, Paris, Éditions du Seuil, 2009.
- Roche A. (dir.), « Les collaborateurs de *La Critique sociale* », [dans :] A. Roche (dir.), *Boris Souvarine et La Critique sociale*, préface de M. Nadeau, Paris, Éditions La Découverte, 1990.
- Roche A., « Préface », [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture, 1934*, correspondances croisées de Laure avec Boris Souvarine, sa famille, Georges Bataille, Pierre et Jenny Pascal, Simone Weil, texte établi par J. Peignot et A. Roche, préface d'A. Roche, Paris, Éditions des Cendres, 1999.
- Roche A., « Présentation », [dans :] *Cahiers Laure*, janvier 2013, n°1.
- Sacchi S., « La critique des images d'Octobre », [dans :] A. Roche (dir.), *Boris Souvarine et La Critique sociale*, préface de M. Nadeau, Paris, Éditions La Découverte, 1990.
- Souvarine B., lettre à Ch. Peignot, lundi minuit, 5 août 1934, [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture, 1934*, correspondances croisées de Laure avec Boris Souvarine, sa famille, Georges Bataille, Pierre et Jenny Pascal, Simone Weil, texte établi par J. Peignot et A. Roche, préface d'A. Roche, Paris, Éditions des Cendres, 1999.
- Souvarine B., lettre à Ch. Peignot, Morre, Vendredi [1934], [dans :] Laure (Colette Peignot), *Une rupture, 1934*, correspondances croisées de Laure avec Boris Souvarine, sa famille, Georges Bataille, Pierre et Jenny Pascal, Simone Weil, texte établi par J. Peignot et A. Roche, préface d'A. Roche, Paris, Éditions des Cendres, 1999.

Souvarine B., « Prologue », [dans :] *La Critique sociale. Revue des idées et des livres, 1931–1934*, réimpression : Paris, Éditions de la différence, 1983.

Sweedler M., *The Dismembered Community. Bataille, Blanchot, Leiris, and the Remains of Laure*, Newark, University of Delaware Press, 2009.

Swoboda T., *L'œil sacré*, [dans :] *Idem, Histoires de l'œil*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2013.

Les nouvelles littéraires, 1^{er} juillet 1976, Le vrai dossier de l'affaire Laure, rédacteurs en chef : Jérôme Peignot et Jean-Pierre Faye.

Surya M., *Georges Bataille. La mort à l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1992.

Le Fonds Colette Peignot (4 boîtes), consultable sous la cote NAF 28131 au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France.

<https://www.youtube.com/watch?v=CEWliX2ONR8>, page consultée le 11 septembre 2016.

abstract

Laure's life ?

Most of the critics in their studies dedicated to Laure (Colette Peignot), French author dead in 1938 and published posthumously, claim that her biography and her writings are inseparable and, moreover, try to defend one legitimate vision of her life and work. However, this allegedly true image appears to be made up of many personal opinions, judgements and anecdotes, coming essentially from men who were closely attached to Laure and who, not on rare occasions, used it for their own purposes. Thus, the aim of this paper is to examine how Boris Souvarine, Georges Bataille and a few other authors elaborated Laure's mythology and dictated for decades the reception of her writings.

keywords

Colette Peignot (Laure), Georges Bataille, Boris Souvarine, biography, reception, mythologization

paulina tarasewicz

Assistante à l'Institut de Philologie Romane de l'Université de Gdańsk, membre de l'Équipe de Recherche en Théorie Appliquée (ERTA) et du comité de rédaction des *Cahiers ERTA*, traductrice. Elle prépare sa thèse portant sur Colette Peignot (Laure).

